

Marie Le Franc ou « la tendresse timide d'un coeur forcené »

Nicole Bourbonnais

Numéro 4, novembre 1976

Marie Le Franc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourbonnais, N. (1976). Marie Le Franc ou « la tendresse timide d'un coeur forcené ». *Lettres québécoises*, (4), 32–33.

Marie Le Franc ou « la tendresse timide d'un coeur forcené »

La plupart d'entre nous ne la connaissions pas. Pourtant, et sa vie et son oeuvre offrent ample matière à exploration. Car Marie Le Franc fut non seulement un écrivain prolifique, aux écrits insolites, mais surtout une âme aventureuse et passionnée, qui ne put jamais se contenter d'horizons étriqués ni de sentiments rétrécis, qui fut sans cesse attirée par les dangers et les risques du voyage et de toutes les voluptés. Venue au Canada de sa Bretagne natale en 1905, Marie Le Franc publie, entre 1920 et 1965, de nombreux textes qui prolifèrent dans toutes les directions: romans, récits, poèmes, nouvelles, essais.

C'est à Paulette Collet, professeur à l'université de Toronto, que revient l'immense mérite de faire découvrir, la première, la figure inoubliable de Marie Le Franc. Bien entendu, son étude comprend, outre une présentation des thèmes principaux de l'oeuvre, une courte biographie. Paulette Collet offre au lecteur toutes sortes de garanties: témoignages d'amis et de parents, plusieurs inédits, une correspondance abondante, des notes personnelles de l'auteur, etc. La documentation est sérieuse et fouillée comme en font foi d'ailleurs la bibliographie, minutieuse et impressionnante, et les nombreuses citations qui éclairent non seulement la compréhension de l'oeuvre mais qui intéressent encore par la lumière qu'elles jettent sur les réactions de la critique. *Marie Le Franc. Deux patries, deux exils.* Le titre de l'étude pose comme hypothèse que toute sa vie le coeur de Marie Le Franc fut partagée entre son pays natal et son pays d'adoption. Mais, certes, comme nous le verrons plus tard, ce

déchirement n'est pas la principale source d'inspiration de l'oeuvre. Au départ, et pour toujours, il y avait le «coeur forcené» de Marie Le Franc.

La préface de Robert Choquette est très belle. À la fois émouvante et d'une remarquable justesse de ton. En quelques pages à peine, grâce à d'étonnants raccourcis, à des détails et des anecdotes bien choisis, il fait déjà surgir devant nous la personnalité mystérieuse de l'écrivain breton-canadien qu'il a bien connu. Solitaire, insaisissable, elle était, dit-il, «disponible, accueillante aux surprises de la route comme aux imprévus de la vie». (p. 12) Voilà une préface qui remplit on ne peut mieux sa fonction: elle invite à la lecture.

Pour une fois, dans une oeuvre critique, la biographie ne semble ni accessoire, ni superfétatoire. Car la vie de Marie Le Franc est indissociable de son oeuvre. Il faut aussi ajouter que les notions d'«intertextualité» n'étaient point connues de Marie Le Franc! Il fallait puiser l'inspiration dans la vie elle-même. «De toute façon», nous apprend Paulette Collet, «elle ne fut jamais livresque et prôna toujours l'indépendance de l'écrivain vis-à-vis de la culture littéraire». (p. 30) Elle-même se reconnaissait sans beaucoup d'imagination, sans grande puissance d'invention. Les éléments biographiques se retrouvent dans ses écrits à peine transformés. S'il est vrai que ses intrigues romanesques ne sont guère étoffées, ni la psychologie de ses personnages guère approfondie, elle connaît par ailleurs à fond l'art d'évoquer des états d'âme, des sensations, des

déchaînements de passions, de haines ou de générosités. Elle va droit à l'essentiel: au paysage intérieur.

Mme Collet mène fort bien la partie biographique de son étude. Dans un style allègre et sous une forme enveloppante, qui refuse de s'en tenir à la simple chronologie, à la sèche énumération de faits, de gestes et de dates, elle dégage les principaux traits de caractère de la romancière et fournit déjà les éléments nécessaires à une première compréhension de l'oeuvre. Il eût été facile de romancer cette vie déjà romanesque d'une jeune fille, qui, à vingt ans, dans les premières années du vingtième siècle, s'aventure seule vers un pays inconnu dans l'espoir d'y trouver un fiancé encore moins connu. Mme Collet fait la part des choses et démêle le vrai du faux.

Elle loue le goût de l'aventure et de l'imprévu chez cette «petite femme qui part seule faire de longues randonnées dans les lieux les plus sauvages, qui loge dans des cabanes isolées (...)» (p. 36) Elle est séduite par cette âme ardente qui veut à tout prix vivre intensément au point de rechercher toute sensation forte, y compris la peur. Mais elle ne cache pas non plus les méfaits qu'entraîne pareille nature excessive ni le rôle qu'ont joué la solitude, l'ennui et les privations de toutes sortes dans cette existence d'exilée.

Son premier grand roman, et sans doute le meilleur, *Grand-Louis, l'innocent*, fut écrit à Montréal en 1925 alors qu'elle revenait d'un premier séjour en Bretagne où elle n'avait pas remis les pieds depuis vingt ans. Ce roman remporte le Prix

Femina en 1927. Si le directeur des éditions Rieder a vu en Marie Le Franc une «visionnaire celtique» (p. 38), la critique en général a été déroutée par cette oeuvre étrange, envoûtante, mais qui ne correspondait pas aux critères établis du roman. Elle a été déroutée par «un ouvrage qui explore le tréfonds de la conscience, où les métaphores fusent à chaque ligne, où les paradoxes prolifèrent...» (p. 39) Mais, avec ce succès, Marie Le Franc redoubla d'ardeur et ses livres se succédèrent à un rythme rapide. En 1930, parurent *Héliér, fils des bois*, *Grand-Louis le revenant* et *Inventaire*. En 1932, elle consacrait un volume au Canada, *Au pays canadien-français*, et un autre à la Bretagne *Dans l'île*. Le paysage marin viendra côtoyer celui de la forêt et de la poudrière: *Pêcheurs du Morbihan* (1946) et *Pêcheurs de Gaspésie* (1962). Sans que pour autant ne cessent de paraître poèmes et nouvelles dans les revues et les journaux.

On ne peut accuser Marie Le Franc d'avoir suivi les sentiers battus. Mme Collet ne manque pas de faire ressortir son indépendance d'esprit. Alors que les autres écrivains québécois prônent religieusement le retour à la terre, elle, pourtant si violemment éprise de rêve et de fantaisie, voit en toute lucidité la misère profonde des défricheurs, leur vie de crève-faim dans un climat des plus rigoureux, sur un sol ingrat. C'est ainsi que pour écrire *La Rivière Solitaire* (1934), elle se rendit enquêter sur les lieux à deux reprises et qu'elle ne craint pas de noter avec exactitude les conditions lamentables de ses habitants. Toujours sensible à la détresse et à la misère d'autrui, elle est désireuse d'améliorer le sort des pêcheurs de Gaspésie et le meilleur moyen lui semble de dire la vérité, si révoltante soit-elle: ils sont dans un état de «déchéance» et de «dégénérescence» (p. 43). Marie Le Franc révèle sa curiosité insatiable en abordant un thème relativement peu exploité dans les années 1930: elle consacre un ouvrage *Visages de Montréal* et plusieurs essais à la vie urbaine. Bref, l'originalité profondé de Marie Le Franc ne se dément jamais et, tout au long de la biographie, Mme Collet ne cesse de nous le faire sentir.

Les trois chapitres suivants, qui constituent le corps de l'étude, sont sagement consacrés aux trois thèmes principaux de Marie Le Franc. L'écrivain subjugué par la forêt se fait le chantre de celle-ci; puis, évidemment, elle est la fille de la mer et de la lande et, enfin, en contrepoint, elle s'est intéressée au paysage de sa ville d'adoption. Et Paulette Collet de dénombrer les divers aspects de la forêt, présents dans l'oeuvre de Marie Le Franc, d'énumérer les composantes du paysage marin pour passer ensuite à l'inventaire des visages de la ville.

Or, n'eût-il pas été plus intéressant et plus juste de regrouper ces thèmes selon un même centre de perspectives? De choisir une typologie qui eût conféré une plus grande unité à son ouvrage? Ainsi cette «sensualité qui colore toute l'oeuvre» et qui est «la qualité maîtresse de la romancière», (p. 18) de l'aveu de Mme Collet elle-même. Car, comme Giono, Marie Le Franc eût pu dire: «Je sais que je suis un(e) sensuel(le).»³ D'ailleurs, Paulette Collet établit des rapports entre l'intelligence et la sensibilité de Marie Le Franc et celles de Giono, toutes deux transformées par la sensualité.³

Il me semble que ce choix d'un principe directeur eût évité maintes redites. Car, inévitablement, les deux paysages de prédilection de la romancière, la mer et la forêt, sont vus sous le même angle, celui du charnel et de l'élan vital. Et quand elle en arrive au chapitre consacré à la mer, Paulette Collet effectue des retours constants aux divers éléments du thème de la forêt. Témoin, cette phrase:

Ainsi, comme les fanatiques de la forêt, ceux qui sont épris de la mer l'aiment de tous leurs sens, car les choses de la nature, «il faut les sentir avec sa chair et son sang, poser dessus ses lèvres.» (p. 114)

Il en va de même pour la présentation des personnages. Qu'il s'agisse d'Héliér, fils des bois, ou de Grand-Louis, l'innocent, le fantôme de la mer, elle leur trouve des traits distinctifs qui leur sont communs. Ils sont tous deux doués d'une grande

force physique, tous deux en symbiose avec la nature, des êtres de démesure, à l'allure épique. Ayant conservé le sens du primaire, de l'élémentaire, ils demeurent donc purs et «innocents». Ces êtres organiquement liés au paysage, d'un élémentaire allégorisme, s'opposent, bien entendu, à l'homme d'affaires, à Renaut, l'homme des villes, qui n'est qu'un dandy de salon, un égoïste, un être cruel. Pourquoi ne pas avoir traité des personnages dans un même chapitre et évité qu'on lise à la page 72 que pour Julienne, Héliér est «l'homme», «tandis que» pour lui, elle est *la femme* et qu'on relise à la page 138 que: «Souvent, Ève est appelée «la femme» et Grand-Louis «l'homme». Il me semble également qu'après deux longs chapitres consacrés au thème de la nature, il était inutile et fastidieux de parler dans le dernier chapitre «Montréal, ma ville», de la «nécessité de l'évasion dans la nature». (p. 153) Pourquoi ne s'être pas arrêté plus longuement sur un thème nouveau: la rue Sainte-Catherine?

Toutes ces réserves concernent surtout le plan de l'étude. Il n'en reste pas moins que Paulette Collet a bien compris la forme de l'imagination qui a fécondé l'oeuvre de Marie Le Franc. Une imagination faite de poésie et de sensualité. Si Marie Le Franc eut deux amours, le Canada et la Bretagne, deux patries, deux exils, elle-même fut toujours habitée par la même ferveur, l'intelligence du coeur.

Nicole Bourbonnais

1. Paulette Collet, *Marie Le Franc, Deux patries, deux exils*, Sherbrooke, éditions Naaman, 1976.

2. Jean Giono, *Noé*, Paris, Gallimard, 1947, p. 140.

3. Jean Giono, *Jean le bleu*, Grasset, 1932, p. 167. Il est à noter que la citation de Giono faite par Mme Collet se trouve à la page 167 et non 143, tel qu'il est indiqué dans la note 8, de la page 60 du livre de Mme Collet.